

L'hôpital de Mulhouse face au « tsunami » épidémique

Par [Pierre Bienvault](#), le 17/4/2020 à 06h00

L'hôpital de Mulhouse a été le premier en France à accueillir massivement, dès début mars, des patients touchés par le Covid-19.

Alors que la situation commence tout juste à se stabiliser, médecins et soignants racontent ces six semaines d'une tourmente inédite.



Durant le week-end de Pâques, le docteur Khaldoun Kuteifan a eu une belle surprise. Pas un repas en famille, ni même la prise d'un ou deux jours de repos pour souffler. « *Ce week-end-là, j'ai travaillé, comme beaucoup ici* », confie le chef de la réanimation médicale de l'hôpital de Mulhouse, dans le Haut-Rhin. En fait, cette jolie surprise du week-end pascal est venue le samedi matin. « *J'ai pris conscience qu'on avait passé une nuit entière avec un lit vide* », confie le docteur Kuteifan. Un lit vide en « réa ». Du jamais-vu depuis six semaines.

Un signe, peut-être, que bientôt le cauchemar va finir par prendre fin. Après un mois et demi d'un « tsunami » qui restera à jamais gravé dans la mémoire de cet hôpital. Le tout premier en France à avoir pris de plein fouet la vague de Covid-19. « *Cela va mieux. Mais nous avons toujours 53 patients Covid en réanimation* », avertit le docteur Kuteifan.

Dans le monde d'avant le coronavirus, l'hôpital de Mulhouse était un établissement comme beaucoup d'autres en France. Une structure de taille moyenne avec ses forces et ses faiblesses. Ses médecins, pour certains très reconnus dans leur spécialité. Et son service des urgences en souffrance après le départ, l'an passé, de 17 de ses praticiens en quelques mois. Un centre hospitalier (CH) loin de l'attention médiatique, surtout focalisée en France sur les CHU. Et leurs chefs de file, souvent parisiens et professeurs qui, en ce début mars, occupaient largement les antennes pour expliquer les mystères de ce coronavirus venu de Chine.

Mais c'est dans cet hôpital du Grand Est que la foudre a d'abord frappé. Et, en quelques jours, ses médecins et soignants sont devenus les tout premiers experts français de « terrain » de cette maladie si mal connue. « *Et ce qui fait plaisir, c'est que, malgré l'urgence, on a bossé avec les mêmes protocoles que ceux de n'importe quel CHU. Avec la même qualité de prise en charge* », se félicite Aline Granet, infirmière en réanimation. « *Franchement, je ne pensais pas que notre hôpital serait capable de réagir comme il l'a fait* », renchérit le docteur Olivier Hirschberger, chef du service de médecine interne.

En ce début mars, tout est pourtant calme à Mulhouse sur le front du coronavirus. Comme partout en France, l'hôpital fait surtout attention aux malades qui reviennent de Chine ou d'Italie. « *Mais au Centre 15, notre attention est alors quand même attirée par le cas de deux familles du Haut-Rhin, assez éloignées l'une de l'autre. Dans chacune, il y a plusieurs malades et, après enquête épidémiologique, on apprend que ces familles ont participé à un grand rassemblement évangélique à Mulhouse en février. Et là, on se dit qu'il est peut-être en train de se passer quelque chose* », se souvient le docteur Marc Noizet, chef des urgences et du Samu.

L'intuition se confirme quand, le 2 mars, un patient en détresse respiratoire arrive à 13 heures aux urgences. « *À 18 heures, il est placé en réanimation. Et, au téléphone, sa famille nous dit qu'il avait participé à ce rassemblement* », explique le docteur Yoganaden Mootien, responsable de l'antibiothérapie et référent infectiologue. Le 3 mars, dans son point presse quotidien, retransmis en direct sur BFMTV, Jérôme Salomon, le directeur général de la santé (DGS), évoque ce rassemblement des « Portes ouvertes chrétiennes » qui s'est tenu entre le 17 et le 24 février, dans le quartier de Bourtzwiller, avec près de 2 500 personnes.

Et ce soir du 3 mars, tout explose au Centre 15. « *Jusqu'à 4 heures du matin, on a été submergé d'appels* », raconte le docteur Noizet. À l'hôpital, tout le monde comprend qu'une vague épidémique a commencé à toucher Mulhouse et ses environs. Mais personne n'imagine alors la rapidité et la violence avec laquelle elle va déferler. En quelques jours, c'est pourtant un flux incessant de patients qui arrivent aux urgences, souvent dans un état déjà grave. Et très vite, l'hôpital comprend qu'il va devoir se réorganiser entièrement.

En temps ordinaire, l'établissement compte 20 lits de réanimation médicale, 16 lits de réanimation chirurgicale et 4 lits de réanimation post-chirurgie cardiaque. Toute cette organisation vole en éclats. En une semaine, les 20 lits de « réa med » se retrouvent occupés entièrement par des patients Covid. Et les malades continuent d'arriver dans les 20 lits de « réa chir ». Alors, on investit les blocs opératoires et les salles de réveil. « *On y a monté de toutes pièces 16 lits de réanimation supplémentaires* », indique la docteure Odile Theissen-Laval, responsable du pôle anesthésie.

Pour équiper ces nouveaux lits, le personnel fait la chasse au matériel dans tout l'établissement. « *On a récupéré les respirateurs des blocs, ceux du Samu. On a aussi trouvé des respirateurs de ventilation non invasive qu'on a adaptés. On a un peu joué les MacGyver (1)* », raconte le docteur Kuteifan. Mais c'est surtout les ressources humaines qu'il faut mobiliser pour renforcer la « réa ». Et logiquement, ce sont les médecins et les infirmiers anesthésistes qui montent en première ligne. « *Avant de faire de l'anesthésie, j'ai fait quatre ans de réa. Et même si cela date d'il y a neuf ans, les bases, on ne les perd pas* », dit Lydia Herth, infirmière anesthésiste. « *C'est comme le vélo. Dès qu'on monte dessus, cela revient* », ajoute Laurent Herth, son mari qui occupe le même poste. Des renforts à l'intérieur de l'hôpital puis, très vite, de l'extérieur. Avec le retour de quelques anciens. « *Une consœur qui avait quitté les urgences et se trouvait en Nouvelle-Calédonie a pris le premier avion pour revenir* », raconte le docteur Noizet. Et de Rouen, d'Évian, de Guyane ou d'Aquitaine, d'autres médecins, qui n'avaient pour certains jamais travaillé à Mulhouse, profitent de leurs congés pour prendre le chemin de l'Alsace.

Sur place, ils découvrent un hôpital en total décalage avec le monde du dehors. Avec cette France qui, en cette première quinzaine de mars, continue à sortir, à aller au cinéma, dans les bars, au concert. Alors qu'au sein de l'hôpital, on intube et on ventile à tour de bras.

« *On avait l'impression qu'ici, c'était la guerre. Et que dehors, le monde était encore en paix* », souffle Julien Vogt, aide-soignant. « *Parfois, j'avais envie de sortir pour dire aux gens qu'ils ne se rendaient pas compte de la gravité de ce virus. Mais à ce moment-là, les esprits n'étaient sans doute pas prêts. On m'aurait pris pour un dingue* », ajoute un médecin.

À la mi-mars, la situation devient intenable à l'hôpital. La « réa » est saturée. Et c'est avec un vif soulagement qu'est accueillie l'annonce par Emmanuel Macron de l'envoi à Mulhouse d'un hôpital de l'armée. Mais on sait que cela ne suffira pas. Alors la décision est prise de transférer vers d'autres hôpitaux tous les malades un peu stabilisés. Par hélicoptère civil, avion militaire ou TGV médicalisé, plus d'une centaine de patients vont ainsi partir dans toute la France mais aussi en Allemagne, au Luxembourg, en Suisse et en Autriche. Et chaque lit ainsi libéré est aussitôt attribué à

un nouveau patient.

« Grâce à cette solidarité, on a sauvé beaucoup de vies », témoigne le docteur Mootien. Mais ces transferts ont aussi un autre effet, un peu inattendu. « Chez nous, on ne gardait que les patients les plus lourds et non transférables. Et c'est évidemment parmi ceux-là qu'il y avait le plus de décès. Ce qui n'était pas facile à vivre pour les équipes », raconte le docteur Kuteifan. « On savait que parmi nos patients transférés, beaucoup allaient s'en sortir. Mais pour le moral, c'était important de les voir, ces patients. Et c'est vrai que, pendant toutes ces semaines, c'était surtout des morts qu'on voyait dans nos box », confie Lydia Herth.

La mort à l'hôpital. Un événement bien sûr habituel, surtout en « réa ». Mais la mort dans le monde du Covid-19, c'est quelque chose d'à part. C'est une vie qui s'en va, entourée de machines et de tuyaux dans tous les sens. De toute cette technique médicale aiguë et omniprésente. Loin du regard des proches, interdits de toute visite à cause du risque infectieux. « Quand un patient était en fin de vie, on laissait quand même entrer un ou deux membres de la famille pour dix à quinze minutes. On savait que c'était trop court. Que c'était presque inhumain ce tout petit quart d'heure pour dire au revoir à la personne qu'on aime. Mais c'était impossible de faire davantage », raconte le docteur Kuteifan. « Et quand un patient n'avait pas cette dernière visite, un soignant restait avec lui. Jusqu'au bout. Parce que, pour chacun de nous, il est inconcevable qu'on puisse mourir seul à l'hôpital », dit Aline Granet.

La mort de femmes et d'hommes souvent âgés et parfois déjà malades. Mais pas seulement. Jour après jour, les soignants de Mulhouse voient aussi des décès et des formes graves chez des gens plus jeunes et en bonne santé. « Et forcément au bout d'un moment, vous finissez par avoir peur pour vous-même et vos proches », souffle Julien Vogt. Car le personnel de l'hôpital de Mulhouse n'a pas été épargné par l'épidémie (*lire les repères*). Depuis début mars, 24 professionnels ont été hospitalisés pour un Covid, dont certains en réanimation.

Alors le soir, en retirant sa blouse, ce sont les mêmes questions qui trottent dans la tête. Est-ce que je dois dormir avec mon conjoint ? Embrasser mes enfants ? « Quand je rentre, je file direct à la douche. Et j'ai interdit à mon fils de 12 ans de m'approcher avant que je sois sorti de la salle de bains. Ensuite, je mange dans la cuisine et lui dans sa chambre », explique Julien Vogt qui reconnaît avoir parfois « triché » avec ces règles, inimaginables dans la vie d'avant. Celle d'il y a seulement six semaines. Presque une éternité. « Oui, j'ai triché deux ou trois fois en prenant mon garçon dans mes bras. Pour le réconforter parce que, pour lui, ce n'est pas toujours facile à vivre non plus. »

Aujourd'hui, personne à l'hôpital de Mulhouse ne parle encore de l'après-Covid. Avec plus de 50 malades toujours en « réa » et une épidémie pouvant repartir à tout moment, la fin de l'histoire est loin d'être écrite. Alors, en attendant, beaucoup ont juste envie de raconter encore et toujours « l'incroyable aventure collective » de leur hôpital qui s'est mis en ordre de bataille. À tous les échelons. « La direction a été formidable », dit un médecin tandis qu'un autre jure que « rien n'aurait été possible sans nos brancardiers ou nos ASH (2) qui chaque jour nettoyaient les salles de soins ». Un hôpital comme débarrassé d'un seul coup de ses pesanteurs et de ses cloisonnements. « C'est ça qui restera pour moi. On était tous sous la vague, et c'est en nageant

ensemble qu'on a réussi à ne pas couler », dit la docteure Theissen-Laval.

Ce qui fait surtout le bonheur de l'hôpital, en ce début de printemps, c'est de voir revenir des dizaines de ces malades transférés au cœur de la tourmente. C'est ici, à Mulhouse, qu'ils vont entamer ou poursuivre leurs soins post-réanimation. « *Et même si tous ne sont pas encore rétablis, cela nous fait sacrément du bien de les revoir. En vie* », conclut le docteur Hirschberger.

Pierre Bienvault

(1) Héros d'une série télévisée américaine.

(2) Agent des services hospitaliers.